

Journée de relaxation du 1er octobre 2011

Catherine Ferron

Psychanalyste

Suite de la présentation du livre

Le corps porte parole de l'enfant et de l'adolescent

Catherine Ferron

La seconde partie du livre « le corps porte parole de l'enfant et de l'adolescent » que je vous présente développe trois parties autour de l'autisme, de l'adolescence et du traumatisme c'est-à-dire que nous sommes au coeur de la clinique journalière ; mais si nous ne voulons pas nous perdre en route, notre fil suit Lacan au plus près de cette énigme du corps et nous le considérons comme fait de langage, comme Autre, comme altérité, comme structuré comme un langage, comme effet de signifiant. Cet objet avec lequel nous entretenons un commerce quotidien se fait oublier la plupart du temps et n'est atteignable que par l'intermédiaire d'une forme, d'une parole, d'un regard, d'un affect qui permettent de se le représenter.

L'autisme

Alors en présence d'un corps qui n'a pas été dénaturé par le langage de la bonne façon dirions-nous, comment penser, comment travailler ?

Le commerce sexuel entre la mère et l'enfant n'a pas permis la mise en place d'un corps pulsionnel que les signifiants primordiaux maternels auraient pu érogénéiser et subjectiver faisant ainsi du corps un réceptacle à la jouissance. La satisfaction des besoins a eu lieu mais le temps mythique du corps morcelé perdure et le chaos s'installe, aucune image unifiante ne se construit en rapport avec du symbolique ; le premier miroir que l'enfant rencontre c'est le visage de sa mère : s'il n'y perçoit ni appel ni réponse il se retire ; et

inversement la non réceptivité de l'enfant désenchante la mère : les jeux réciproques entre les mouvements, les caresses, les paroles interrogatives de la mère qui relancent et anticipent la posturo-motricité et les lallations de l'enfant restent parole vide qui n'articule aucun désir. C'est la fonction anticipatrice de l'Autre maternel qui permet l'accès au symbolique : l'incompétence à transitiver ne permet ni castration, ni refoulement du réel du corps de l'enfant. La lalangue avec son rythme, sa mélodie, ses pics prosodiques n'inscrivent ni ne nomment : il y a surdité réciproque. A quelle place est cet enfant ? est-il né un à un moment où le signifiant « enfant » était forclos pour la mère ? la conséquence en est l'impossible montage pulsionnel. Comment lui faire retrouver un corps troué par le langage et les bons orifices, et marqué de sa signature de sujet ?

L'adolescence

« secret-défense ou la mort », ces paroles d'un adolescent font pour moi la transition vers le corps à risque de ce temps intermédiaire où le débordement du signifiant maître est en première ligne : y a t-il un traitement moderne du corps chez les adolescents ? se demande Ch. Melman ; sommes nous propriétaire de notre corps ? et lorsqu'on naît femme la question est encore plus vive. Car lui, le corps, a toujours son mot à dire, nous ne pouvons le maîtriser totalement : c'est un perpétuel jeu de négociations avec lui. C'est bien l'Autre auquel nous avons affaire ; et nous pourrions dire qu'aujourd'hui c'est ce corps qui devient non plus une fin à la jouissance mais un moyen d'accéder à d'autres jouissances. L'anorexie-boulimie d'une part et la question de la beauté d'autre part illustrent parfaitement les difficultés du statut de la représentation de ce corps auquel le symbolique fait défaut : la jouissance est devenue jouissance d'organe, moyen réel, jouissance d'un objet réel qui met parfois la mort en première ligne.

Car en effet qu'est-ce qui attire l'adolescent dans ce reflet du miroir dans lequel justement il ne se reconnaît pas toujours ? de l'expérience de décentrement du stade du miroir où le petit enfant se reconnaît comme unité, il se retrouve aliéné à cette image qui fait modèle à une aspiration de son être. De cette aliénation primordiale au moi idéal naît la fonction de méconnaissance du moi ; et l'objet du désir qui rend cette image désirable

reste hors de cette réalité construite. L'enfant se retourne pour trouver confirmation d'une nomination par le témoin qui le nomme et introduit ainsi un versant symbolique qui l'authentifie comme sujet.. « Que vient chercher le petit d'homme dans le miroir ? » questionnait J. Bergès ; « est-ce un besoin ou une forme de demande que cette saisie de sa propre image ». L'adolescent du côté du besoin cherche à se trouver dans son reflet, faute de quoi l'angoisse émerge ; du côté de la demande, il attend cette confirmation de ses virtualités, de son avenir, et la stabilité du versant symbolique lui permet d'être moins prisonnier de cette captation. Mais il reste ce corps infantile perdu qui participe d'une temporalité irréversible et l'image offre à l'adolescent la possibilité de cet écart entre « comment je me vois » et « comment je me ressens ». La clinique du virtuel consiste en quelque sorte à faire émerger dans un « miroir » proposé à l'adolescent quelque chose d'un possible, envisageable dans le futur.

Suivent des articles de clinique adolescente.

Clinique d'une jeune fille qui s'arrachait les cils s'infligeant ainsi ce traumatisme pour écrire le poinçon de sa féminité et engagement du thérapeute qui propose un passage métonymique par « s'il vous plaît » dans le registre transférentiel.

Dans la pratique du « cutting » du se couper, quel corps de signifiants est ainsi attaqué qui contraint l'adolescent à découper son propre corps ? marquer le corps remplace une lacune dans la représentation : les lois du langage seraient-elles en changement ? une artiste du body art parle de « chirurgie dans l'âme ».

Clinique encore de relaxation chez une jeune marocaine qui tente de faire entendre sa féminité dans la douleur : les symptômes laissent place à la parole mais dans une langue où la famille n'a pas son « heim » son abiri. Elle est inscrite dans une langue où le corps d'une femme appartient à sa famille. Cela oblige le thérapeute à réfléchir et à beaucoup de modestie.

Au lycée, l'enseignant est confronté lui aussi à son désir de faire avancer ses élèves et témoigne de leur maturation, de leur pas vers la liberté individuelle. Une jeune fille fait le lien entre ce qui animait sa vie et l'expression possible de sa réalisation en art plastique.

Le « zapping » est indicateur de traumatisme. Dans un monde où nous sommes confrontés à la mort en direct sur les écrans aux heures de grande

écoute, les sujets sont en suspension. Le discours social impose sa marque sur la sexualité, le droit familial, le « jeunisme ». Les champs de la représentation et de l'identification en sont atteints : le discours invite à un toujours plus de jouir, efface l'altérité et se trouve invalidé.

Dernier exemple clinique celui des adolescents porteurs du VIH. (virus de l'immunodéficience humaine) et/ou du sida (syndrome de l'immunodéficience acquise). Le patient n'est souvent pas malade contaminé par un virus auquel il n'a pas accès mais qu'il doit dompter par une prise journalière de médicaments. Pour qu'ils ne baissent pas les bras lors des différentes étapes du suivi médical, l'équipe les aide à réaliser un film qui sera thérapeutique.

Nous terminons notre livre par deux interview de psychologues responsables auprès de la Brigade des mineurs à Paris et de l'association Paris Aide aux Victimes. La question des preuves, de la répétition, de l'urgence, de la victimisation et de la réparation donnent place à de nombreux exemples et à de précieux éclairages.

Notre livre est passionnant : on ne s'y ennue jamais.